

## 15 : Nouvelles centralités en périphérie

*Le courrier de Cassandre n°15 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert le 06.04.05 par Pierre Gentelle.*

La spécialisation des espaces, disent les géographes professionnels, devient de plus en plus forte. Alors que la ville compacte mêle différentes fonctions, le zoning construit « de » la ville éclatée. Le zoning rurbanise les paysages et, pour certains, dénature la nature. Cet éclatement induit un accroissement mécanique (mécanique, bien dit !) des déplacements effectués par la population. Il entraîne donc le développement de nouveaux moyens de transport, de nouveaux accès réservés en site propre, donc un accroissement du zoning. Ainsi vivrait heureux, dans les auréoles lointaines de la ville dédensifiée, celui que certains qualifient de périurbain, le néo-citadin. Plus encore que le banlieusard, demeuré, faute de moyens, agglutiné aux portes de la ville-centre, ce citoyen se gave de marches et contremarches quotidiennes, appelées jadis « migrations pendulaires ». D'où la question : ne peut-on faire mieux ? La réponse : on peut.

Dans la ville musulmane des temps antiques, on allait une fois la semaine au souk, où l'on savait trouver ce dont on avait besoin : tous types de commerces, groupés par rues et ruelles abritées du soleil, mais aussi hammam, écrivain public, réparateur spécialisé, éventuellement futur beau-père. Ces dernières années, l'individu périurbain devait aller en vingt endroits, au moyen de plusieurs moyens de locomotion, pour trouver le même service. cela s'appelle, paraît-il, gain de liberté (car je doute que c'en soit un aussi évident que certains le disent).

Cette liberté devenant assez vite insupportable, surtout pour les gens qui n'ont pas les moyens de se déplacer tout seuls (on ne fait pas allusion aux handicapés moteurs, définitivement condamnés, mais aux personnes dépourvues étymologiquement d'une auto mobile), il devenait nécessaire de réinventer le souk. Mais où le mettre ?

L'hypermarché a amorcé une évolution positive. Le premier de tous, en région parisienne, a vu le jour en 1963. On y vendait « tout pour l'alimentaire et la maison ». L'alimentaire, en anglo-américain, se prononce *food* et recouvre d'un seul mot utile (« *food yourself* ») toutes les notions qui pourraient s'en rapprocher, comme cuisine, plaisir de manger, convivialité, banquet, agapes. On mange désormais en barquettes, plus près du *fressen* allemand que de l'*essen* (faut-il encore distinguer la manière animale de manger, *fressen*, de la manière humaine, *essen*, dans une Europe qui va s'unifiant ?). Dès 1973, la nostalgie du souk avait eu un tel succès qu'une loi Royer dut « définir des procédures plus contraignantes pour l'implantation des équipements commerciaux », comme le dit poétiquement un texte de géographes professionnels.

Depuis, la séduction du souk a progressé dans les esprits. On a vu ainsi apparaître des « grandes surfaces spécialisées » où se concentraient quelques quartiers du souk originel (électroménager ici, bricolage là, sports ailleurs, produits pour le jardin partout, ...). Mais cela accroissait encore les tribulations du périurbain essoufflé, gigotant de l'un à l'autre (monter dans l'auto, trouver un parking, descendre de l'auto, houspiller les gosses, se disputer un chariot, charger les paquets, rapporter le chariot, houspiller les gosses, monter dans l'auto,...).

La concurrence imprévue des « surfaces » spécialisées incita bientôt les hypermarchés à se doter de « galeries commerciales » juxtaposées, où l'on pouvait à la fois, une fois franchis les

« portiques » de caisses pas encore automatiques, acheter du poisson frais le temps de faire réparer un talon usé.

Il était inévitable que ces immenses centres commerciaux exilés aux champs deviennent des « lieux de vie » : on y peut flâner en poussant la poussette, lécher les vitrines, dîner d'un surgelé précuit et boire dans un bol en carton, tout cela à l'abri total des intempéries, pluies importunes ou canicule mortifère, la voiture attendant calmement la fin du shopping sur la case PX8 (ou BY 2, coulé !). Depuis les années 1990, on a rajouté à l'ensemble précédent des « multiplexes » où l'on peut regarder, les pieds dans les betteraves, les mêmes films que dans les salles dites d'apparat du centre ville, et quelques navets supplémentaires.

Bref, comme le disent toujours poétiquement les géographes professionnels, « par les pratiques sociales qu'elles induisent, les zones commerciales périphériques contribuent à l'émergence de nouvelles formes de centralité ». Recréer le souk hors de la ville est certainement l'une des inventions les plus ébouriffantes de la civilisation occidentale actuelle. Qu'il est doux de devenir « post-moderne » ! Réhabilitons Alphonse Allais, ce « pré-post », et son idée farfelue de mettre les villes à la campagne.

Un nouvel effort est encore nécessaire, cependant. La phase suivante, qui rapproche l'humanité d'une solution finale, est déjà dans les cartons des urbanistes planificateurs. Pour être plus logique et surtout plus rentable, et préparer dans le même temps (*o tempora-lités, o mores !*) un développement éternellement durable (pour qui ?), il devient urgent de conduire délicatement le visiteur temporaire à louer sur place une chambre d'hôtel (à vie naturellement), prélevée automatiquement sur sa carte à puces (à puce) dans un futur « multiplexe à vivre ».

Pour recréer complètement le souk urbain hors de la ville, il suffirait alors d'adjoindre à « l'hypermarché - galerie commerciale - multiplexe » la maison close, la chapelle à unions, tâche aisée puisqu'on trouve déjà dans ces quasi-souks Interflora, la location de limousines et les listes de mariage. Il ne manque plus guère que l'hôpital de jour, le psychanalyste assermenté, le crématorium intégré et, au tourniquet de sortie, le distributeur automatique des cendres dûment identifiées par leur code-barres coulé dans la masse. On pourrait donner un nom charmant à ce terme ultime de l'évolution, le « multiplexe à mourir dans les champs », l'exact pendant rural du cœur de la ville compacte.

En aura-t-on fini pour autant ? Si le souk et la rave font bon ménage, c'est que tout l'espace a changé. Il n'est plus fait que de ville, sous des formes mutantes que certains diraient fractales, à la faveur du rachat du plus petit écart. Le hameau, jadis isolé, avait été lié au monde par l'électricité, puissance inouïe d'intégration et début de la fin de l'autonomie du rural ; il le sera bientôt par l'internet haut débit et jusqu'à la chambre à coucher par le wifi. La poste devient banque, l'épicier dépôt de médicaments ou de pain, le bistrot fait taxi. Un seul lieu va concentrer bientôt tous les services, une table à finances ici, une planche à pain là, un bac à surgelés plus loin, le coin drugstore en vitrine : on aura, à nouveau, le souk au village, mais en concentré. Inévitablement, on finira par avoir le souk chez soi. Entre tous ces milliers d'éclats de ville aux échelles croissantes, les flux et leurs supports physiques incompressibles acquerront leur densité maximale. Ils seront encore parcourus quelque temps par de petits hommes polyvalents en combinaison orange à bandes fluorescentes pour réparer les thromboses des circuits et distribuer les biens, jusqu'aux moindres recoins d'un univers méconnaissable (imaginez : il aura perdu sa surface !). Puis les combinaisons seront remplacées par des lignes de transport automatique, et les hommes qui habitaient ces

combinaisons par des kits orange autoréparants. Dans quelques pays, déjà, on n'en est plus à l'essaimage des villes nouvelles ni au mitage des paysages : il s'agit d'une incarcération urbaine totale. Totale, parce qu'elle a déjà envahi les esprits.

Pierre Gentelle